

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 AVRIL 1889

SANS MÈRE

DEUXIÈME PARTIE

INNOCENT OU COUPABLE ?

(Suite)

Et l'Anglais tendit à Pierre de Sauves un carré de bristol assez grand, sur lequel l'ingénieur toujours préoccupé lut ces mots :

WILLIAM ROSLIN

Cinquième avenue

NEW-YORK (E.-U.)

M. de Sauves mit la carte dans son porte-feuille, serra la main de l'Anglais en le remerciant, et monta dans sa chambre.

— Il a raison, se dit-il, je devrais aller en Angleterre. Nous n'avons pas de brevet là-bas, j'en profiterai pour le prendre, et après je visiterai les maisons avec lesquelles nous pouvons entrer en relations.

J'irai à Bruxelles en revenant.

Les compliments reçus chez les Gaudot à Lille l'avaient fortement encouragé.

Pierre consulta l'indicateur.

Il vit qu'un train correspondant au bateau de Douvres partait le lendemain matin à dix heures pour arriver à Calais à midi et demi. De là on s'embarquait pour Douvres à une heure trente, et l'on était à Londres vers cinq heures le soir.

— J'écirai demain matin à Adèle ce changement d'itinéraire, se dit-il.

Et abîmé de fatigue, il se coucha, plus malheureux, plus désolé que jamais, en pensant qu'une catastrophe était sûrement arrivée à Georges.

Il commença par s'endormir d'un lourd sommeil plein de rêves et de cauchemars.

Quand il s'éveilla, le soleil était très haut et brillait à travers les persiennes closes comme au milieu du jour.

Il sauta par terre et regarda la pendule.

Elle marquait neuf heures.

— J'ai juste le temps de m'habiller et d'avalier une tasse de café, se dit-il, je déjeunerai à Calais avant de m'embarquer, car j'aurai une heure de reste.

Il sonna, et demanda avec sa note, le café qu'il désirait boire avant son départ.

Tout cela fut vite expédié.

Mais quand tout fut réglé, et qu'il se trouva dans l'omnibus de l'hôtel qui le conduisait à la gare, ses préoccupations de la veille le reprurent, plus âpres, plus intenses que jamais.

Il descendit instinctivement de voiture et se trouva devant le guichet sans savoir ce qu'il faisait ou à peu près.

— Où allez-vous ? interrogea l'agent de police chargé de surveiller la distribution des billets.

L'ingénieur, subitement ramené à la réalité, le regarda ne comprenant pas encore ce qu'on lui demandait

Mais comme il leva les yeux, et qu'il vit au-dessus de sa tête : Hazebrouk, Dunkerque et Calais, la mémoire tout à coup lui revint.

— Calais, dit-il, une première, s'il vous plaît.

Le distributeur lui donna son billet et sa monnaie.

— Vous n'avez que le temps de monter en wagon, lui dit un employé en lui montrant le chemin du quai, au bout duquel on entendait les halètements de la machine encore captive.

Pierre bouscula plusieurs personnes qui étaient devant lui, et, en quelques enjambées, il eut rejoint la voiture, au fond de laquelle il se jeta.

— Drôle de figure fit observer l'agent de police à l'employé distributeur.

— Oui, dit celui-ci, et il avait oublié où il allait.

— Les gens qui n'ont pas la conscience tranquille ont de ces distractions-là, fit l'agent très grave.

Le trajet fut encore plus triste que celui de Paris à Lille.

Il n'avait pas écrit à Adèle, il lui écrirait de Londres.

rement tressaillir. Instinctivement, cette question se formula dans la pensée de monsieur de Sauves :

— Que me veut-il ?

Il s'arrêta, réfléchit quelques instants, et continuant sa route :

— Bah ! se dit-il. Le hasard sans doute. Je ne le connais pas, et ne l'ai jamais vu !

Les bagages de Pierre se composaient d'une valise et de plusieurs caisses d'échantillons et de dessins.

Il héla un commissaire, lui fit transporter le tout sur le bateau en partance pour Londres, et se mit à la recherche d'un restaurant.

Il entra dans le meilleur qu'on lui indiqua.

Sous les tentes dont les grands festons de couil à larges raies rouges et grises flottaient agitées par le vent, les tables étaient dressées, et l'on prenait soit le repas, soit le café.

— Servez-moi tout de suite, dit Pierre en s'asseyant, je m'embarque sur le paquebot de Douvres.

Le garçon s'inclina, plié en deux, sa serviette à la main.

— Monsieur a le temps, dit-il, le bateau ne lève l'ancre qu'à une heure trente, il n'est que midi vingt-cinq.

— N'importe, faites vite.

Le garçon voulant plaire au client partit en courant.

Pierre, assis à la petite table, se mit à regarder devant lui.

Il ne mangea point.

Il lui semblait qu'il avait faim ; mais, quand il vit les côtelettes et le bifteak qu'on lui servit ; quand il sentit surtout l'odeur du restaurant qui s'élevait des tables voisines, son estomac se ferma, il ne put rien avaler.

— L'addition, dit-il au garçon.

— Monsieur ne veut pas de café ?

— Non.

— Monsieur a le temps. Voici le bateau, là à côté, il n'a pas encore sonné.

— N'importe, payez-vous.

Il jeta un louis de vingt francs sur la table.

Le garçon revint avec la note et la monnaie, le tout étalé sur une assiette blanche qu'il balançait en marchant.

Pierre, à ce moment, leva les yeux.

A quelques pas de lui, assis devant un bock à moitié plein, l'individu de la gare le regardait le menton appuyé sur ses deux mains croisées sur une banne.

Ce regard clair, insupportable de fixité, fit éprouver une singulière impression à M. de Sauves.

— Décidément, c'est à moi qu'il en veut, se dit-il.

Et contrainé au dernier point, cédant à une sorte d'hypnotisme plus fort que sa volonté, il se leva et partit rapidement, sans même songer à prendre sa monnaie.

Il avait son billet.

Le bateau était à deux pas.

Il s'élança sur la légère passerelle et prit place sous la tente à l'arrière.

Pierre n'était pas assis depuis cinq secondes, que l'inconnu faisait à son tour son apparition sur le bateau.

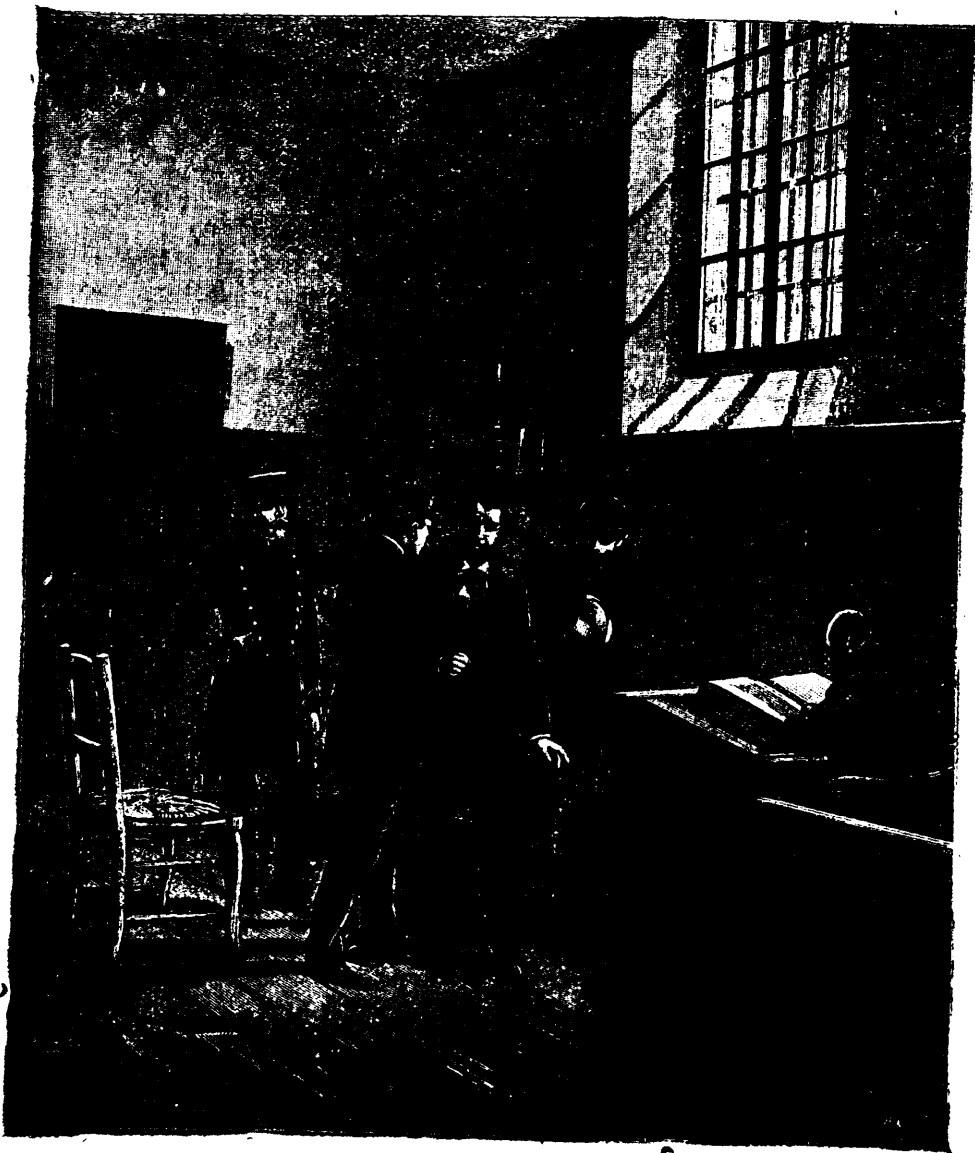
Il s'approcha du capitaine, lui parla un instant tout bas, mais sans mystère ni importance.

Celui-ci, un Anglais très flegmatique, approuva par deux fois de la tête, et eut l'air de dire :

— Allez !

L'individu alors s'approcha de Pierre.

Très poli, il toucha le bord de son chapeau.



La, en effet, des mains malpropres et répugnantes l'échabillent, cherchent, palpent. — Page 30 co 3.

Mais avait-il raison de partir en ce moment, de la laisser seule, quand on pouvait à chaque instant lui apprendre la mort de son mari, ou même lui rapporter son corps ?

Il ferait peut-être mieux de revenir à Paris.

Il hésita, fort perplexe.

Cependant, puisqu'il était en route, n'était-il pas plus sage d'aller jusqu'à Londres, ce serait deux jours de retard seulement, et comme il n'avait pas eu de dépêches à Lille, il pensa que tout était tranquille à l'usine.

A la descente du wagon, sur le quai même de la gare, il vit un individu ayant la tournure d'un officier qui semblait attendre quelqu'un, car il regardait attentivement chaque voyageur se dirigeant vers la sortie.

Lorsque Pierre passa devant l'inconnu, l'œil clair de celui-ci, implacablement fixé sur lui, le fit légè-